

SI VERSAILLES M'ETAIT COMPTE

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTERAIRE - ESSAIS
20/04/2000

Imagine-t-on la femme d'un de nos plus importants ministres, ou d'un énarque de gros calibre, écrivant à Mme Tasca pour demander à celle-ci de lui fournir le coffre à bois nécessaire à l'alimentation de son feu ? C'est pourtant ce que faisait en 1760 la marquise de Clermont-Gallerande quand elle s'adressait par lettre à Marigny, frère de la Pompadour, et de facto ministre de la Culture de ce temps-là, pour lui signaler « *que l'approche de l'hiver, Monsieur, me fait sentir toute l'utilité d'un coffre à bois dans mon logement du château de Versailles... J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien donner les ordres à cet égard* ». Et Marigny de s'exécuter tambour battant ! Et de même la duchesse de Maillé, à destination épistolaire d'un autre puissant personnage de l'Etat et du château : « *Mon appartement, ibidem, a besoin d'être blanchi, par chaux ou plâtre* » ; cette nécessité s'avère fort pressante « *d'autant qu'on est obligé de faire des fumigations pour chasser l'horrible odeur des rats morts derrière la boiserie* ».

Louis XV en cette affaire est le recours suprême ; il apparaît somme toute comme l'aubergiste, le tenancier en chef, on n'ose pas dire le « taulier » de cette espèce d'énorme HLM qu'est le château de Versailles, surpeuplé, parfois malodorant. Le souverain ne se gêne pas, du reste, pour organiser in situ le « logement » de ses amis titrés quand ceux-ci peuvent lui servir de complices pour mettre en place l'installation des royales maîtresses au Palais.

Ainsi, s'agissant d'un petit appartement, réservé à la sultane de l'heure, Mme de Mailly, et situé dans les attiques au-dessus de la petite galerie des cabinets intérieurs du monarque, donnant sur la cour du Devant qui fait face aux écuries (et dans chaque cas, notre auteur, William Newton, indique toute l'enfilade successive des occupants, les uns après les autres, de chacune des chambres du château, depuis l'époque de Colbert jusqu'en 1790), donc à propos de ce minuscule « galetas », Sa Majesté dit à M. de Meuse, titulaire fictif d'icelui, en 1741 ; « *Votre chambre (la thurne en question) sera meublée, vous y aurez un lit mais vous n'y coucherez point ; vous aurez une chaise percée, mais vous n'en aurez point l'usage* », ces divers meubles étant bien sûr réservés à la dame des pensées du vrai maître de céans.

L'amie de Louis, en fait, couche tous les jours dans ce petit appartement. Façon de dire qu'on est pour le coup, à la Max Weber, dans une structure d'Etat « patrimoniale » où le jeune roi organise d'un même mouvement son pouvoir politique et sa puissance domestique (famille, amies, clients, etc.). Et de plus belle va continuer ainsi la valse des requêtes, en vue de satisfaire diverses revendications, moins scandaleuses mais tout aussi dérisoires : la princesse de Talmont en 1758 veut pour son appartement deux glaces. Elle supplie très aimablement « *Votre Majesté de vouloir bien lui octroyer les 1 100 livres nécessaires* ». Réponse de S. M., transmise par un quidam haut placé : « *Je consens à ce que cette Princesse fasse troquer ses deux petites glaces contre deux plus grandes.* » Rappelons que c'est l'époque où la France se prépare à perdre l'Inde et le Canada, qui valaient bien, quand même, une paire de miroirs.

En d'autres circonstances, à propos de pièces où fut logé jadis le Dauphin, fils de Louis XV, les Souvenirs du comte de Liedekerke nous informent sur les blagues un peu épaisses auxquelles se livre Louis XVI, tout nouveau roi, aux dépens des valets de chambre, gens de livrée, frotteurs et lampistes qui dorment la nuit sur les banquettes d'une arrière-

boutique de ce corps de logis : grosses farces à base de carafes renversées, de moustaches dessinées au bouchon, de seringues d'eau giclées dans la bouche grande ouverte d'un laquais ronfleur.

Rien à voir bien sûr, quant à ce petit personnel de troisième catégorie, avec les richissimes appartements littéralement princiers d'un premier valet de chambre de tel Dauphin (il s'agit de Moreau, superserviteur du duc de Bourgogne). Ce monsieur a, dans ses propres chambres, d'incroyables trésors : magnifiques toiles de Poussin, parmi lesquelles un Moïse sauvé des eaux ; et puis un Carrache, un Van Dyck, un Bassano, tous avec des cadres dorés... Que dire enfin de ces chambres modestement résidentielles de la vieille aile du château, où les courtisans toujours désireux d'attraper un sourire du grand homme assistent au petit coucher du cardinal de Fleury, premier ministre (1731) : « Le vieux prêtre ôte sa culotte, il la plie proprement, on lui peigne longuement ses quatre cheveux blancs, il raisonne, il jase, il radote... »

William Newton, versaillogue de haut niveau, est un amoureux de la France. Une fois pour toutes, il a fait don de sa personne et de sa modeste fortune à la science historique. Ce qui est en cause dans son livre, ce n'est pas seulement le patrimonialisme webérien d'un système monarchique, c'est aussi l'infrastructure matérielle d'une vaste demeure. On connaissait déjà dans le détail les superstructures de la Cour : goût de la hiérarchie, du sacré, de la pureté aristocratique (certes mêlé d'Impur) ; et puis l'hypergamie des femmes, les cabales à tous les étages, le parfum discret du jansénisme, mêlé aux odeurs fortes des cuisines et des latrines...

Mais William Newton, précisément, veut transpercer cette croûte superstructurelle et même superficielle. Il descend plus bas, toujours plus bas, vers les profondeurs du Navire curial (1), au niveau des cales, des caves, du ballast, très au-dessous de la ligne de flottaison. Le bateau versaillais, hélas, a pris de l'âge. Après 1750, il fait eau de toutes parts, il subit d'insupportables surcharges : la famille royale en état d'explosion démographique s'empare en effet d'un grand nombre d'appartements disponibles. Les princes du sang eux-mêmes sont évincés du vieux castel ; les nobles distingués en sont réduits à résider dans le « Grand Commun » en banlieue versaillaise, là où on ne trouvait jadis que le personnel de service.

Pis encore : après 1780, le spectacle qu'offre la Cour n'intéresse plus grand monde. Les courtisans sont las de leurs propres personnes. L'heure de la désertion révolutionnaire du palais va sonner en 1791, quand quelques milliers de femmes, venues de la capitale, s'en iront chercher in situ le boulanger, la boulangère et le petit mitron, bref la famille presque entière de Louis XVI, d'ores et déjà destinée au Néant. « La forme d'un château change moins vite, hélas que le Sort d'un Mortel. » Le Sort, en l'occurrence, sera décidément régicide...



Pour un coffre à bois, un blanchiment des murs à la chaux ou un simple miroir, il faut s'adresser au Roi. Ici, l'appartement de Mme de Pompadour au château de Versailles.
(Photo Philippe Renault/Gamma.)
